24 JUIN 1940



VOREPPE

VOREPPE

VINGT-QUATRE JUIN 1940

S.E. MONSEIGNEUR CAILLOT
ÉVÊQUE DE GRENOBLE

LE GÉNÉRAL CARTIER
ANCIEN CHEF DU GROUPEMENT
DE DÉFENSE SAVOIE-DAUPHINÉ

MONSEIGNEUR J. VITTOZ
VICAIRE GÉNÉRAL
PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE

ALLIER PÈRE ET FILS IMPRIMEURS
GRENOBLE NOVEMBRE 1940



LE SÉMINAIRE BOMBARDÉ

Qui donc se serait douté, en voyant monter rapidement les constructions du nouveau Séminaire et poser la croix terminale au clocher, en mai 1933, que, moins de sept ans après, la blanche flèche qui se profile si gracieuse dans le ciel serait le point de mire des obus!...

Le bombardement du 24 juin 1940 faisait de larges trouées dans la façade et à la toiture. Si la nouvelle de l'Armistice n'était survenue au milieu de la nuit, le lendemain tout aurait pu être rasé... Notre beau Séminaire, qui nous avait tant coûté et dont nous étions tous si fiers, aurait pu être détruit...

La veille au soir, quand nous apprîmes que l'ennemi assiégeait Voreppe, tout de suite nous pensâmes en tremblant à notre Petit Séminaire. Notre angoisse était grande. De toute évidence, exposé comme il était, c'est lui qui allait recevoir en plein les obus des batteries allemandes, et peut-être s'écrouler sous le bombardement. Le lendemain, 25, par une pluie battante, nous nous précipitâmes, avec notre vicaire général et l'architecte, pour voir sur place.

Le spectacle était navrant. D'énormes trous béants à la façade, toutes les vitres brisées aux fenêtres; dans la cour intérieure, mêmes dégâts de chaque côté du clocher; le clocher cependant paraissait intact, sauf une légère éraflure à l'arête de droite. Nous marchions au milieu des gravats et débris de verres jonchant le sol.

Nous ouvrîmes la chapelle. Heureusement, point de mal, sinon quelques fragments de verres arrachés aux claustra *supérieures des verrières du chœur. Péniblement, nous montâmes sous les toits. Là, par contre, les dégâts étaient considérables, d'autant que, par les brèches ouvertes, la pluie envahissait quelques chambres de professeurs. En redescendant, les dortoirs, les salles d'études et de classes ne nous parurent pas avoir trop souffert, sinon dans leurs fenêtres ou leurs baies déchiquetées.*

En somme, le mal était grand, mais il aurait pu être pire. L'édifice du moins restait encore debout, avec sa masse toujours imposante et majestueuse, malgré les larges cicatrices qui le défiguraient, mais qui étaient réparables.

Les réparations aussi bien n'eurent pas à nous effrayer longtemps, car dès le surlendemain, 27, nous arrivaient spontanément des souscriptions, avec cette note délicate et encourageante, qui en augmentait encore la valeur : Voreppe a sauvé Grenoble; il est bien juste que Grenoble vienne au secours de Voreppe! La générosité dauphinoise a de ces spontanéités-là...

C'est à une spontanéité de ce genre qu'est due la présente Plaquette. Des diocésains, qui ont le sens de l'actualité en même temps que le goût de l'Art et des choses religieuses, sont venus nous soumettre le projet d'une sorte d'Album, destiné à fixer l'image et le souvenir du bombardement du Séminaire de Voreppe. L'idée nous parut heureuse.

L'illustration fut confiée à des Artistes Dauphinois. Pour le texte, il nous sembla qu'il en fallait faire deux parties : l'une, qui serait consacrée à rappeler, à l'occasion de Voreppe, la mémoire de nos quatre séminaires diocésains depuis la Révolution, et en même temps les caractéristiques de ce qu'est un séminaire, en vue de le mieux faire connaître aux gens du monde; l'autre, qui serait le bref récit du bombardement lui-même.

Ce récit, nul paraissait mieux qualifié pour le faire que celui-là

même qui avait si habilement et si heureusement dirigé la défense de Voreppe, le Général Cartier. Prié de bien vouloir s'en charger, il s'en est acquitté non seulement en militaire et technicien, mais en vrai croyant, voire en poète et surtout en fervent patriote, bon Français de France.

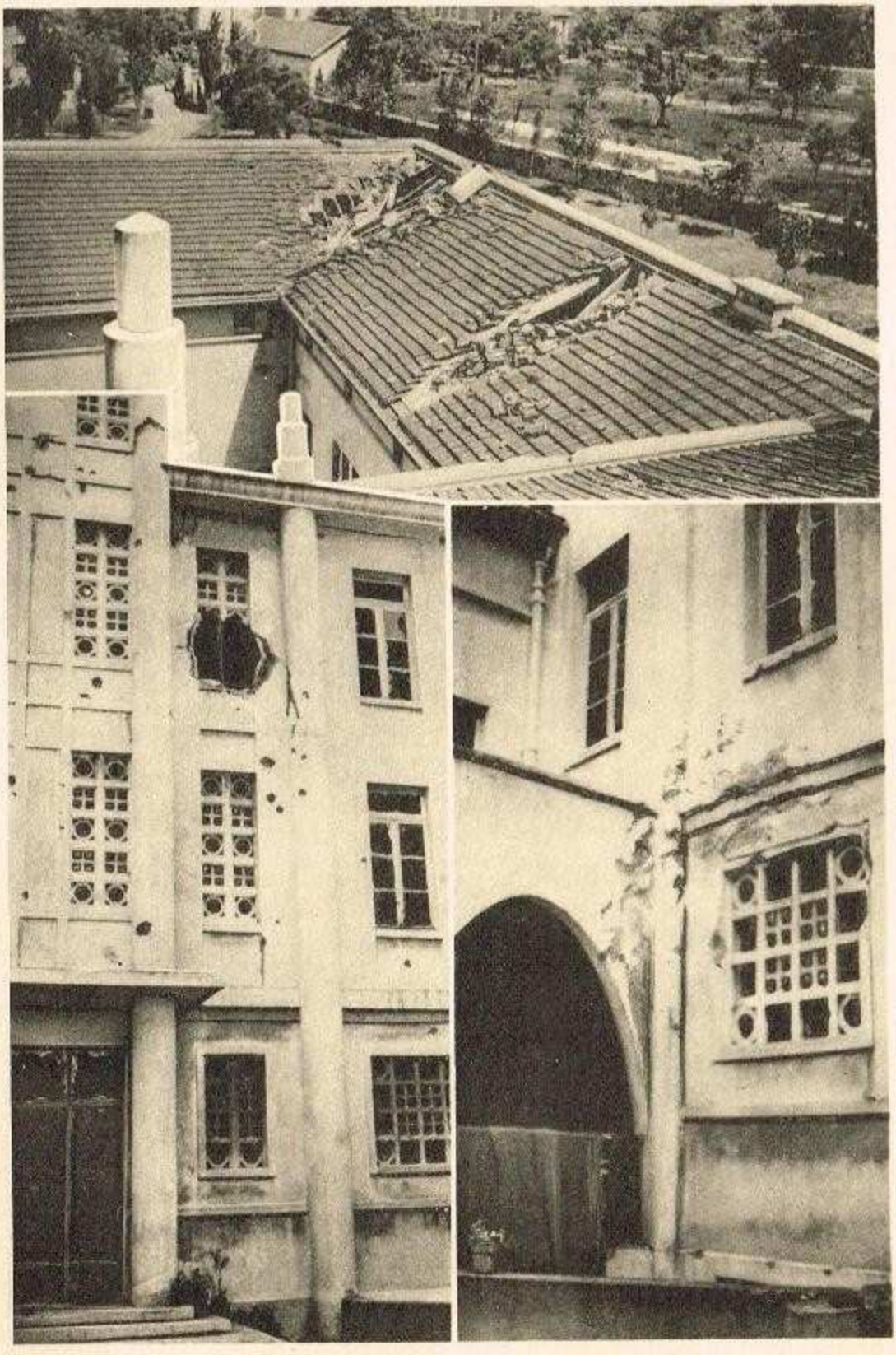
Mgr Vittoz, Vicaire général et Directeur de l'Enseignement diocésain, « témoin oculaire qui a vu à son Petit Séminaire quatre figures successives », n'avait qu'à laisser parler son cœur et courir sa plume, pour nous donner en quelques pages très denses, illustrées de graphiques très suggestifs, un très net aperçu de cent vingt années d'histoire diocésaine, et présenter avec émotion des considérations bien propres à ouvrir nos âmes à l'espérance.

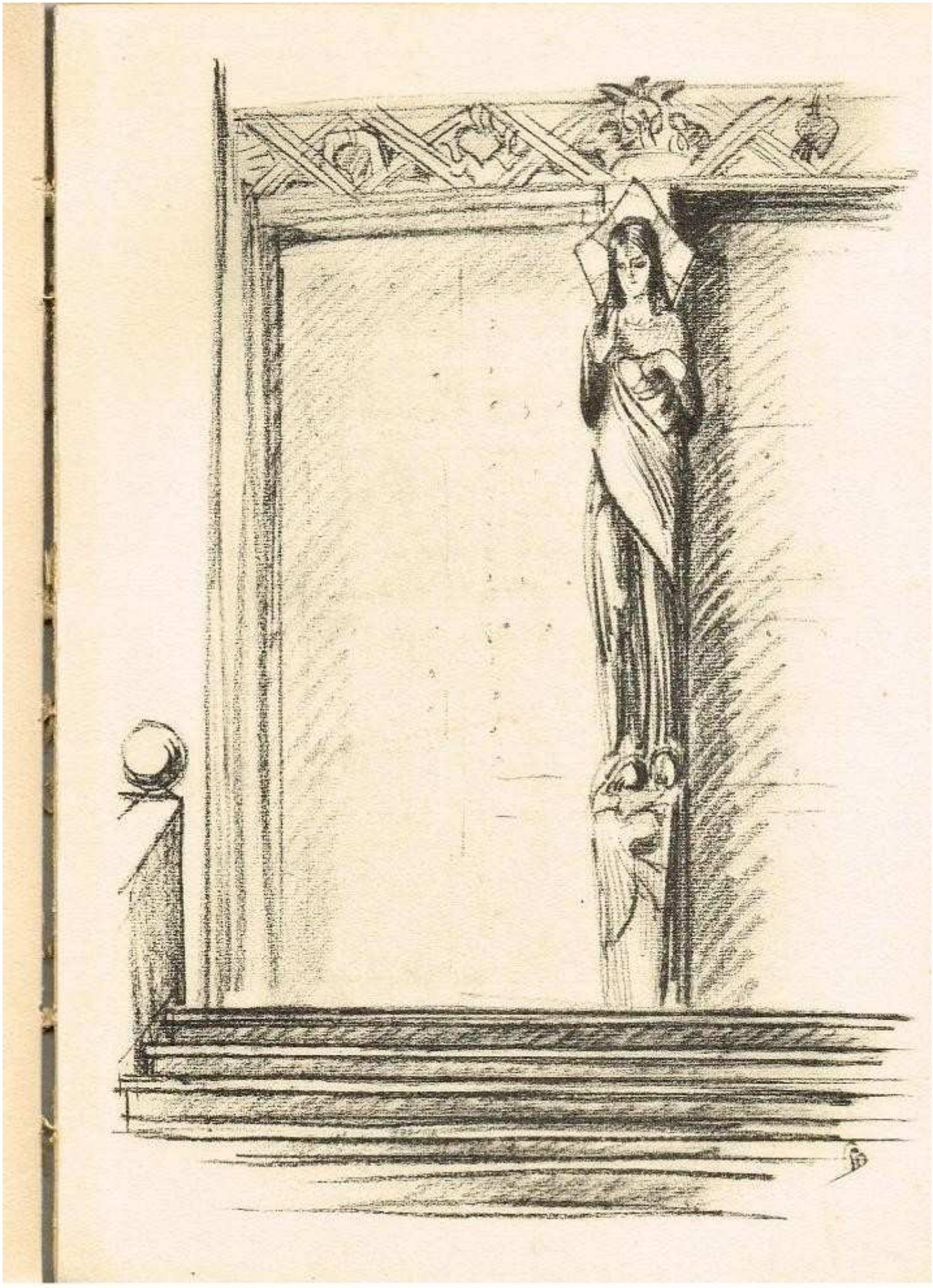
Puisse cette artistique et instructive brochure, en ramenant l'attention sur le Petit Séminaire, faire naître l'idée de quelques vocations sacerdotales de plus!

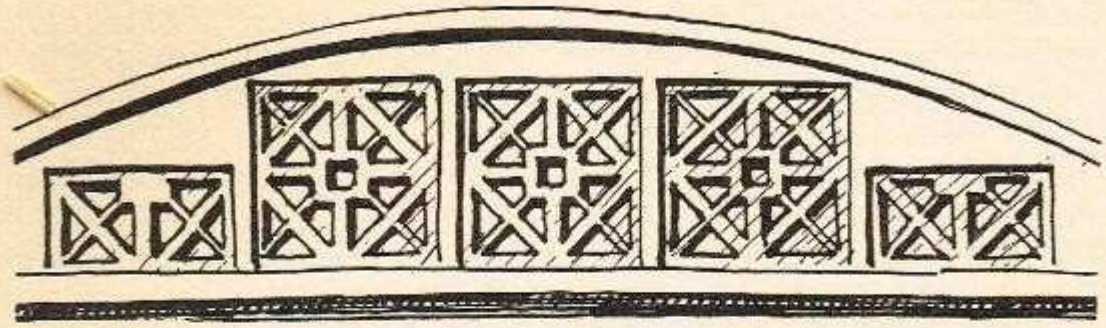
Grenoble, le 3 novembre 1940, en la fête de Saint Domnin, Ier Evêque de Grenoble.

† Alexandre Caillot, Evêque de Grenoble.









EN SOUVENIR
DE LA DÉFENSE DE VOREPPE

Entre les proues du Grand Bois et de l'Echaillon amarrées là pour l'éternité, les hommes ont arrêté sa place d'élection. Laissant au-delà de la rivière l'espalier parcimonieusement mesuré de Veurey, elle a pris ses aises sur la bonne terre de la vallée. Résignée à l'ombre du Levant, elle préfère l'opulence solaire de midi jusqu'au déclin du ras de l'horizon. L'Isère, en arrêtant là son non-sens septentrional, lui a fait cette grâce d'ouvrir pour elle, en large éventail, le tableau du Couchant. Voreppe est bien sur le fleuve dauphinois une cité choyée. On l'a su, il y a longtemps déjà; de vieilles murailles équarries et patriciennes attestent de péages et de domination. Nous aimions tous le très ancien bourg qui a la dignité d'une ville, la coquetterie d'un jardin et l'orgueil d'une porte. Ecaillée en tortue romaine autour d'un clocher planté au Nord comme un observatoire qui veut tout savoir, elle a songé à tout, à l'élégance, à la douceur de vivre et à la sécurité. Sait-on jamais? Un canal jusqu'à l'Isère servira peut-être de fossé et les maisons demi-bourgeoises des pentes au Nord deviendront, au moindre prix, des blockhaus de

fortune. Mais, tout cela n'est que fantaisie de soldat et nul, à Voreppe, n'a songé à une ambition guerrière ; un militaire, seul, aurait discerné dans son assise impeccable, entre les bastions de Chartreuse et du Vercors, la courtine même, enrichie de place d'armes, de M. de Vauban. L'histoire militaire a souvent passé par là, sans jamais s'y arrêter, mais elle a sans doute « fait sa reconnaissance » d'une hypothèse absurde qui aurait tourné son regard vers l'Occident. Mais qui peut dire ce que la géographie nous réserve quand on a le privilège d'être en même temps un défilé, une barrière et le pont-levis dispensateur ! Les mêmes peuples se battent toujours à peu près aux mêmes points et la guerre est, pour la victoire et le revers, l'art de l'imprévisible et de l'invraisemblable. Dans mille ans la cruelle page de 1940 gardera encore le sens de l'un et de l'autre. Nous ne nous souvenons que trop : en moins d'un mois, ces noms paisibles et familiers de Meuse, Aisne, Seine, Saône et Rhône s'écroulaient les uns sur les autres comme les barrières dérisoires d'un irrésistible raz de marée. Les Allemands au Nord du Rhône, devant Lyon ; qui a oublié ce milieu de juin halluciné ? où Savoyards et Dauphinois, brusquement alertés, allaient réaliser cette nouvelle angoisse de l'ennemi derrière soi. Le 16 juin, en toute hâte, il avait fallu monter un corps de bataille, de fortune, avec les dépôts d'infanterie de Bourg, Lyon, Grenoble et Chambéry, y ajouter au hasard des présences deux escadrons de cavalerie du dépôt de Lyon, un régiment régional, des pionniers, des Sénégalais du Midi, des gardes mobiles, des canons de hasard, pour disputer le Rhône de Culoz à Lyon aux Allemands débouchés de partout. L'obstacle vaut, certes ; on s'y cramponnera de son mieux ; lorsque Lyon déclaré « ville ouverte » ouvre, en effet, ses portes à l'ennemi, obligeant à un colmatage hâtif et de fortune de Feyzin à Meyzieu, qui bravement arrêtera les Allemands pendant deux jours. Après un retrait dans le plus grand ordre, l'ensemble du groupement de défense vient occuper la véritable position de résistance qui, au travers des routes de Chambéry et de Grenoble, couvrira la Savoie et le Dauphiné. C'est sur le front du Rhône, de l'amont du Guiers, du revers Ouest de la Chartreuse et de l'Isère, que se livrera la bataille d'arrêt qui décidera des deux provinces : Yenne, La Balme, Saint-Genix, Pont-de-Beauvoisin, Les Echelles, Saint-Laurent-du-Pont, La Placette,

Voreppe et les passages de l'aval sur l'Isère seront les objectifs déterminants d'une âpre lutte. Les uns céderont sous la poussée, en rendant la tâche incertaine au chef qui, de Saint-Pierre-d'Entremont, pratique de son mieux la confiance et la fermeté — d'autres tiendront hermétiquement contre vents et marées. Voreppe est de ceux-là... La couverture de Grenoble y était organisée en trois positions de résistance successives : à Voreppe, Le Fontanil, Saint-Egrève; les défenseurs n'étaient pas légions, la valeur de quatre petits bataillons de marche d'infanterie, deux escadrons de cavalerie, deux batteries d'artillerie croisant leurs feux des deux rives de l'Isère, et quelques pièces de marine de 47 mm. sous le commandement d'un colonel dont le P. C. est au Fontanil... Le 23 juin au tout petit jour, les premiers éléments blindés allemands apparaissent devant Voreppe. « Sonnés » par l'artillerie, ils stoppent et refluent en laissant morts et blessés sur le terrain. Dans la matinée, mais appuyé cette fois par son artillerie, l'ennemi reprend son action en déployant tout un front d'infanterie. La défense tient bon et, à midi, l'échec est total; les Allemands n'insistent pas. Mais, le 24 au matin, une manœuvre montée pendant la nuit vise au débordement de la droite de la position, par le col de la Placette qui a été enlevé et les abords immédiats de Voreppe. On se bat jusque dans les pièces de la batterie française et, dans la nuit du 24 au 25, qui est celle de l'armistice, l'ennemi est bloqué — comme il le sera partout sur le front de la Savoie et du Dauphiné. La couverture de Grenoble a tenu intégralement; ses combattants improvisés n'avaient jamais vu le feu, mais ils ont bien fait leur devoir. Les défenseurs de Voreppe, leurs chefs, le colonel Brillat-Savarin, qui les commandait, méritent d'être mis, ici, à l'honneur.

Nous savons bien que les maisons ont une âme; elles ont un visage aussi, qui sourit à la joie et se ferme à l'adversité. Nous pensons que ce majestueux bâtiment du Petit Séminaire a été édifié par une main d'homme inspiré de Dieu; conçu pour l'apostolat et la prière, il a été frappé d'obus au cours de la bataille; comme la cité elle-même, il pouvait être détruit par le fer et par le feu. Préservé par la fin de la guerre, il ajoutera à sa consécration à la foi celle de la Patrie. Aujourd'hui, il est devenu un blessé léger au magnifique moral; sa fierté en sera accrue, comme sa vigueur. Déployé en éten-

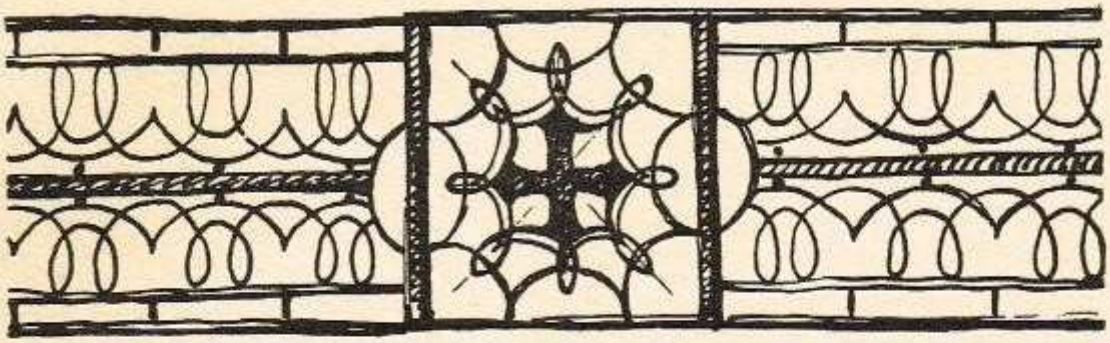
dard pour bénir et défendre, c'est face au couchant vers l'ennemi d'hier, que nous aimerons l'imaginer...

C'est un réconfort de la vie de voir les choses arriver moins douloureuses qu'on ne l'avait redouté. Dans son affreux désastre, la France pourra arc-bouter son effort sur cette preuve de notre terroir, que tout ne fut pas défaillance et abandon ; le devoir et l'honneur n'ont abdiqué que là où ils n'avaient pas été enseignés. Voreppe était une bourgade paisible et peut-être, comme toutes les autres, trop insoucieusement heureuse ; prédestinée par sa pittoresque géographie, elle a été frappée par la guerre, assez durement pour se souvenir, assez, aussi, pour s'enorgueillir dans le recueillement et la dignité. Son nom pourra rester, dans l'Histoire dauphinoise, l'expression d'un exemple et celle d'un espoir : deux jours de vaillance l'ont consacrée porte de France du Dauphiné.

Annecy, le 8 octobre 1940.

Général Cartier,
ancien commandant du Groupement de défense Savoie-Dauphiné.





LE PETIT SÉMINAIRE

SA NÉCESSITÉ

Le Petit Séminaire du Sacré-Cœur à Voreppe est, par la tradition qu'il continue, par le choix de ses élèves recrutés à peu près exclusivement par le clergé, et aussi à cause de son programme même d'éducation et de sa discipline spirituelle, la pépinière par excellence du Grand Séminaire. Aucune convention préétablie. La voie est libre. En moyenne, le tiers à peine s'y engage. Il faudra toujours plus ou moins cette marge de sélection aux incertitudes de la conscience, aux inaptitudes de la santé ou de l'esprit, à tant d'autres obstacles sur un tel chemin!

Et pourtant, dans un diocèse qui compte six cents paroisses, qui comporte encore une centaine de vicariats dans les villes et les archiprêtrés, des professeurs dans cinq institutions diocésaines, des aumôniers pour un nombre croissant de communautés religieuses, ce tiers qui, après cette première étape, s'oriente vers le sacerdoce, devrait être annuellement d'une trentaine de jeunes élèves de philosophie. On peut calculer le chiffre de séminaristes que suppose, au bout de sept classes, une issue certaine de trente clercs. Et le nombre ne doit pas faire oublier la qualité. Sous peine d'être inférieure à sa mission, cette jeunesse choisie doit un jour, dans le pays, devenir

l'élite de l'élite. Elle en a tous les devoirs à un degré éminent : vivre pour les autres, les servir par sa propre abnégation, les guider à la suite du Rédempteur sur la seule route possible du bonheur restauré. Dans l'actuelle et nécessaire réforme sociale qu'a suscitée notre défaite, la question qui doit nous préoccuper tous est celle de savoir si notre clergé sera assez nombreux et assez grand pour accomplir sa tâche irremplaçable. Et cette question pose d'abord celle de la densité et de la valeur de nos séminaires.

SON HISTOIRE

Joseph de Maistre a dit qu'il pourrait prédire beaucoup de choses, s'il avait la liste des ordinations. Qu'aurait-il dit si on lui avait montré d'avance le graphique de notre recrutement sacerdotal, tel qu'il ressort après coup de la comparaison des Annuaires de notre Maison diocésaine?

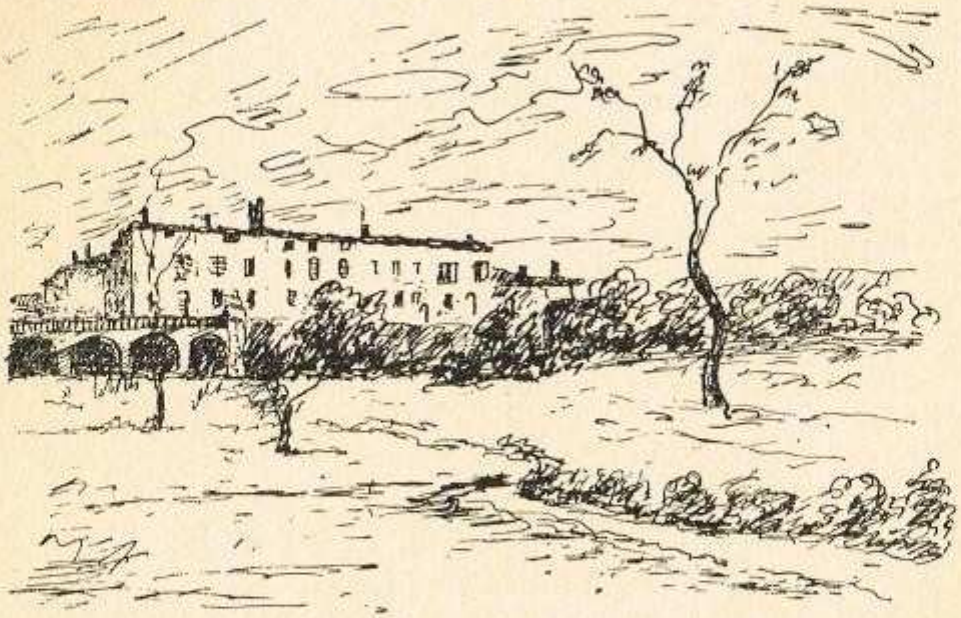
Le Sacré-Cœur de Voreppe est l'héritier du vieux Séminaire qui s'établit en 1816, à La Côte-Saint-André, dans l'ancien couvent des Récollets, qui se transporta en octobre 1902 dans les beaux bâtiments neufs du Clapier, qui se reconstitua à Saint-Antoine, après l'expulsion de décembre 1906, jusqu'en octobre 1933. A cette date, il fut amené par Monseigneur Caillot dans l'immeuble actuel, où vint expirer en juin 1940 la ruée ennemie.

LE VIEUX SÉMINAIRE

Le vieux Séminaire de La Côte! quelle place il a tenue, pendant quatre-vingt-six années consécutives, dans la grande famille sacerdotale du diocèse! Il débute, sous la Restauration, avec 60 élèves, puis s'élève vite à 130, à 150, pour se maintenir autour de 170 pendant trente ans. C'est le chiffre de gravitation de nos jours. Chiffre insuffisant déjà. Il y avait des ruines à réparer. Et Grenoble venait encore d'hériter de Vienne. A quelles difficultés spéciales se heurtait donc, en ce temps, l'élan vers la profession sacerdotale? Dans les classes de la noblesse et de la haute bourgeoisie, elle avait perdu de son intérêt et de sa considération. D'ailleurs, pour donner un fils à l'Eglise, il aurait fallu en avoir plusieurs. Quand l'Eglise passe

au second rang, à cause des sacrifices qu'elle demande, les fils uniques ne sont pas pour elle.

Mais voici, après l'orage de 1848, que la semence divine se répand drue dans les classes laborieuses et rurales. Le recrutement s'élève à 250, à 300, 320, et se maintient longtemps près de ces hauteurs. C'est, pour ces familles de travail et de foi, la récompense de leurs vertus privées. Et c'est pour le diocèse une plénitude de vocations, solides et judicieuses, qui permet de munir jusqu'au



moindre village, de pourvoir villes et bourgades de vicaires, lesquels ajoutent volontiers à leur ministère la formation de futurs clercs. Ce n'est pas tout : chaque année, de cette adolescence ardente s'échappe un excédent qui s'en va peupler les ordres religieux : contemplatifs, enseignants, missionnaires.

Et dire que de cette Maison, qui abrita l'essaim de tous ces jeunes rêves apostoliques et le bourdonnement joyeux de cette ruche studieuse, il ne reste plus une pierre, rien qu'un souvenir!

L'entrée sur la petite place en pente était modeste. Aucune importance, de la route. A peine, sur un côté de l'angle d'accès, la cha-

pelle antique donnait-elle à ce quartier de faubourg un peu d'allure pour voisiner avec la belle villa et le parc, qui plus tard s'agrandit de tout l'emplacement déserté, sans laisser nulle trace là où maintenant un portail est placé.

Mais alors, de la prairie méridionale, la vieille demeure avait assez grand air avec sa large façade blanche, qui s'étalait en deux étages au-dessus de l'immense réfectoire et de vastes soubassements. Aux deux ailes, les études, et les deux camps ombragés, qui s'avançant sur les jardins, l'un pendant de l'autre, se terminaient par une statue élancée et de petits murs à « cadettes », d'où l'on pouvait, accoudé, entrevoir par delà les champs de la Bièvre, à gauche des coteaux de Chambarand, les monts de Chartreuse et du Vercors.

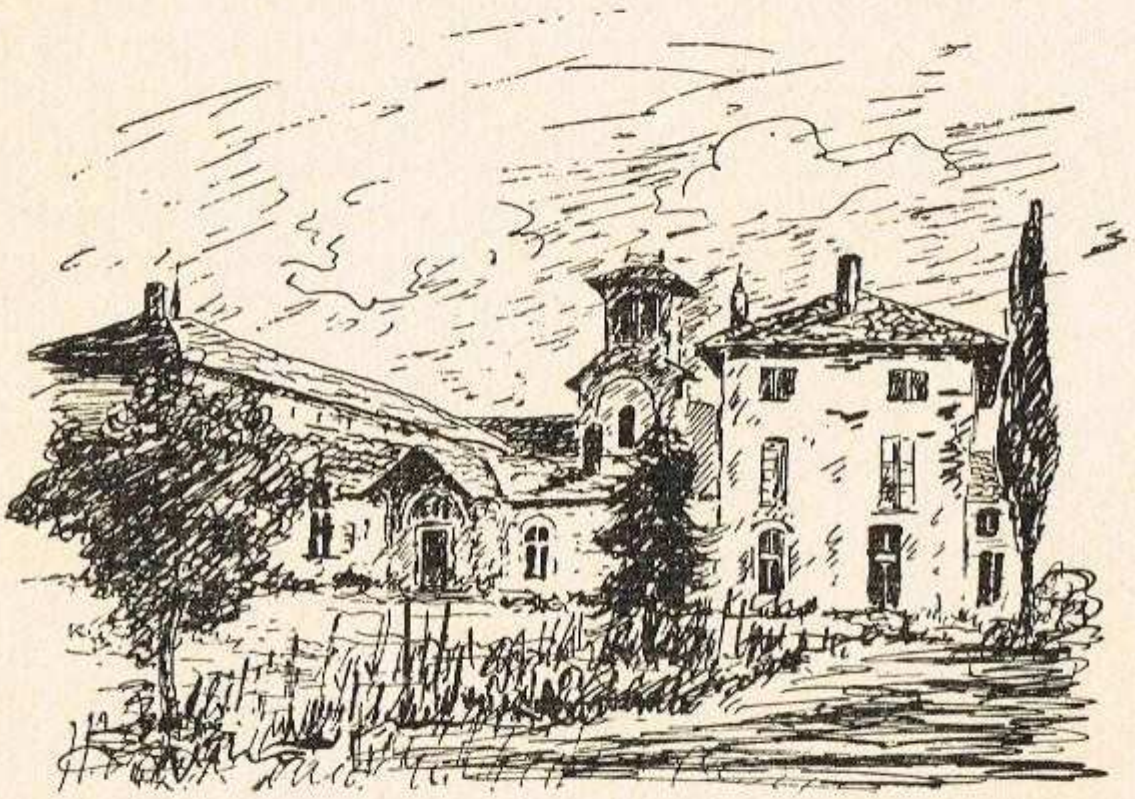
Après la période prospère de l'Empire, dès 1870, les symptômes de fléchissement commencent. Le dérèglement de la presse et des mœurs propage l'indifférence religieuse dans les masses. Le livre de Mgr Bougaud, en 1877, retentit comme un cri d'alarme et dénonce le « grand péril de l'Eglise de France ». Le diocèse réagit. La rentrée fait rebondir le Séminaire de 228 à 257 en 1880. Pas pour longtemps. L'élan est contrecarré par le législateur lui-même qui multiplie, année par année, les attaques et les mesures contre la famille, l'école, la religion, le clergé. Comment, dans cet ébranlement général des traditions chrétiennes, la sève surnaturelle demeurerait-elle assez vigoureuse pour donner à l'Eglise de robustes et nombreux rejetons?

LE CLAPIER

C'est le moment pourtant où l'on va se décider à rebâtir le Séminaire. Depuis plusieurs années, il devenait urgent de refaire au moins la chapelle, qui se lézardait de plus en plus. Ne valait-il pas mieux la reconstruction totale de l'édifice usé, dans des conditions de voisinage plus saines et plus indépendantes, d'aménagement plus conforme au goût moderne? Mgr Fava réserve à cette entreprise les offrandes de son jubilé épiscopal. On cherche quelque temps le pays qui recevra le dépôt. On parle avec insistance du Grand-Lemps. Finalement, c'est sur la « campagne » du Clapier, à quelques pas de l'ancêtre, que le choix s'arrêta. Et M. le chanoine Goutarel, dès la Croix de septembre 1898, se met à l'exécution d'un plan sa-

vamment dressé par M. de Monclos. Enchâssée dans l'ensemble, harmonieux de lignes et de symétrie, la chapelle grandiose, dotée de belles orgues, allait retentir du répertoire si neuf et si coloré que le chanoine Abel Gabert, sur le sol de Berlioz, avait composé pour les messes et les saluts, où nos prières à quatre voix déferlaient si magnifiquement vers le vieil autel de La Côte, qui l'avait inspiré.

Hélas! en octobre 1902, l'année de l'entrée au Clapier dans les



nouveaux locaux tant désirés, les exécutants ne sont plus que 150 et, quatre ans après, 102, non pas présents, mais inscrits, si bien qu'il faut, par économie, concentrer les deux communautés dans une seule aile. Trois mois seulement! Et le 20 décembre 1906, mettant à la porte ses légitimes propriétaires dans une tourmente de passions politiques et de neige, l'Etat, séparé de l'Eglise, s'empare de ces biens de mense, bâtis tout entiers par la générosité catholique et pour un but clairement défini. Leur destinée fut de quatre ans. L'armée d'abord fut contrainte d'y mettre ses recrues. Puis le département, quand le bataillon partit, « trouva », comme il fut dit, cette

jolie institution vide pour des apprentis agricoles. Cadre curieux pour une formation militaire et morale! Quelle leçon de choses sur l'emploi de la force ou sur l'usage de la propriété!

SAINT-ANTOINE

Le malheur appelle le malheur. Dans le désarroi de cette époque d'inventaires et de spoliation, alors que d'autres maisons diocésaines pouvaient aussitôt se reconstituer, celle-là était purement supprimée. On avait trop de desservants et l'on pensait sans elle en avoir toujours autant! Depuis le départ des Pères Chartreux, 1903, les dettes s'additionnaient que nulle œuvre des Vocations ne soldait. Les élèves furent donc dispersés. Au bout de deux mois, on songea à les recueillir dans un diocèse voisin. Il n'en vint que la moitié.

Quelques esprits pourtant ne pouvaient se résigner à voir tarie pour toujours la source principale du clergé; Mgr Devaux, inspecteur des Séminaires, non plus. L'abbaye de Saint-Antoine, pleine encore du souvenir de Dom Gréa, était toute prête pour la reprise d'une vie collégiale. On l'ouvrit le 1er novembre 1907 avec 22 élèves : 12 philosophes, 7 rhétoriciens et 3 sixièmes. Mais cette cassure nous allait coûter cher. Sa répercussion sur six années de recrutement, de la Sixième à la Philosophie, creusait un vide d'ordinations que quelques cas de vocations tardives seraient loin de combler.

L'antique cité, reculée de l'autre côté des Chambarands, assoupie sur sa gloire passée, était bien le cadre austère et silencieux qu'il fallait pour entraîner l'enfance à la vie intellectuelle et ascétique : la grande histoire du passé, l'art, le climat, les forêts, les épaisses murailles cinq fois centenaires, tout prêchait le labeur et la confiance des éternels recommencements. A la réunion des Anciens du 14 juillet 1907, la Basilique, étonnée, se remplit et fut témoin du serment de vaincre l'adversité. Les recrues suivirent, en effet, et à tel rythme que le dernier niveau du Clapier fut atteint en trois ans et vite dépassé : 141 entrées en 1914. Nouvel arrêt. Professeurs et élèves partent aux armées : 10 tombent pour le pays, 9 élèves et un maître, sans compter les 8 aînés qui avaient passé là. Néanmoins la vie continue. A la paix, le nombre grandit. Il faut de nouveau se préoccuper d'aménager ou de bâtir. M. Goutarel, dans sa nostalgie

de la contrée natale, songe à Viriville. La solution élégante serait le retour au nid côtois, même au prix de nouveaux sacrifices. Monseigneur l'Evêque envoie ses représentants pour obtenir cette réparation d'équité et de bon sens. Ils sont éconduits. Par compensation, les offres généreuses de propriétés se multiplient. Mais aux temps



nouveaux, il faut des conditions nouvelles : facilité d'accès, proximité du centre religieux, site salubre et beau. Un jour, une occasion inattendue retient l'attention : 12 kilomètres de Grenoble, resserrement de toutes les artères de terre et de fer, vraie carotide du Dauphiné, et quel horizon à la fois escarpé, de la Dent de Moirans au Bec de Chalais, et étendu sur Grenoble, Saint-Marcellin et Voiron ; dégagé du vieux et noble bourg, surplombant encore l'Isère, le terrain se prête au déploiement à volonté de constructions aérées, ensoleillées : Voreppe est choisi.

VOREPPE

Sous le contrôle attentif de l'Evêque, qui en fait son œuvre, l'architecte, M. Pouradier-Duteil, étudie plans et devis. Cette étroite

collaboration donnera à la cité religieuse son caractère et son unité. Deux entrepreneurs, M. Delachanal pour la chapelle, et M. Dotto pour le reste de l'ouvrage, se partagent aussitôt le chantier. C'était audacieux. Mais il y avait des chômeurs à nourrir. Clergé et fidèles apportent leur adhésion unanime, morale et pécuniaire. Le Saint-Père lui-même s'y intéresse par une généreuse offrande, recommandant qu'on donne à l'éducation sacerdotale, comme S. Charles Borromée l'avait fait à Milan, un milieu confortable et beau.

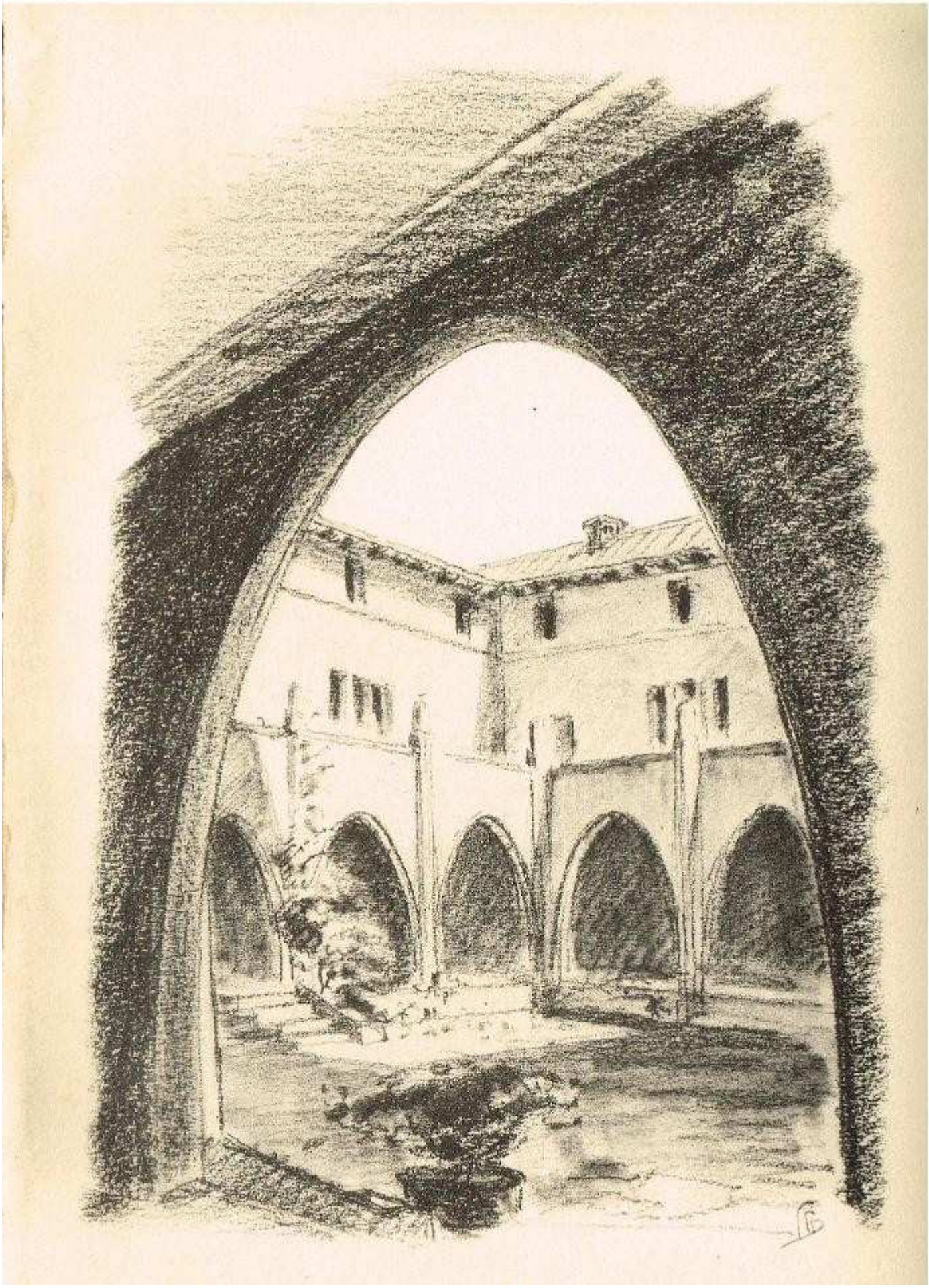
Commencée vers la mi-décembre 1931, la construction était couverte un an et demi après. Le 5 juillet 1933, la réunion des Anciens s'y tenait. Et en octobre les élèves y entrent.

LES BATIMENTS

Bien des publications d'art religieux ont fait connaître et commenté cette importante et complexe réalisation de notre temps. Bornons-nous ici à en faire un exposé sommaire, et, s'il se peut, compréhensif, en témoin qui a vu à son Petit Séminaire quatre figures successives.

Ce que l'on doit retrouver identique en tout temps dans la physionomie de l'ouvrage, c'est l'esprit : la probité qui exclut le trompe-l'œil et la copie; la sincérité : affaire de pensée, de foi, de sensibilité, de personnalité en un mot; la convenance enfin qui tient compte de la destination, de la situation locale, de chaque fin particulière des parties de l'édifice. Toutes qualités qui sont évidentes ici.

La matière et la forme évoluent et s'adaptent. Le matériau moderne qui s'imposait à un budget de charité, si magnifique fût-il, c'était le béton armé, souple d'ailleurs et ductile à souhait, solide, s'alliant bien avec les agglomérés bon marché et rapides. Au maître d'œuvre d'en dégager l'esthétique particulière par la combinaison et la netteté des lignes droites, l'élancement et la légèreté des poteaux, le jeu des pleins et des vides. De la pente du Chevalon, aussi bien que des sens opposés, dès qu'on aperçoit l'horizon, surgit la grande silhouette blanche avec son ossature de piliers et les regards de ses baies. On est saisi par l'envergure de l'œuvre et son caractère harmonieux, svelte et sobre. La flèche du clocher, qui s'élance à 50 mètres, inscrit dans le paysage la mission spéciale et sacrée de l'établissement.



L'unité de l'ensemble est remarquable, et le couloir central qui relie les diverses pièces au sanctuaire fait ressortir la beauté du plan. Chacune des parties pourtant est clairement distincte.

En avant, la tête de tout l'organisme : le quadrilatère de l'administration et des professeurs, autour d'un petit atrium au pourtour de cloitre. En arrière, au-delà du grand corridor, au-dessus de la salle de réunion, voici la majestueuse chapelle, à laquelle on accède, par un escalier monumental, de partout, même des cours et que l'on voit des études, des classes, des dortoirs et des jeux. Le cœur de la maison est bien à sa place, et la vie y afflue sans peine : ce qui est rarement réalisé avec cette aisance.

Les locaux scolaires, divisés en deux sections pour les petits et pour les grands, étalent de chaque côté l'anse de leurs bras pour recueillir les caresses de l'espace et du soleil. La déclivité du terrain est habilement utilisée pour garnir l'aile droite des services communs. Les cours, sans autre entrave que les montagnes à l'Est et les montagnes à l'Ouest, dominent la prairie et la gracieuse perspective du Graisivaudan.

LA CHAPELLE

C'est à la chapelle, comme il se doit, que culminent les soins et l'art. Aucun luxe toutefois : ni boiserie, ni dorure, ni arcature, ni voûte; nef unique conduisant à l'unique autel. Mais pour faire honneur à l'hôte divin de ce tabernacle, quelle splendeur tirée de toutes les choses nécessaires et utiles ! De la table d'autel, en marbre de l'Echaillon, offerte par M. le Baron Séguier; de la table de communion en fer forgé; des bas-reliefs de l'original et puissant Charlier : le sacrifice d'Abraham, si évocateur, dans sa simplicité, de foi et de soumission; le sacrifice d'Abel, d'un symbolisme délicieux de fraîcheur et d'adoration; celui de Melchisédech, d'une formule plus classique et très expressive. Tout autour, la symphonie colorée des hautes verrières, qui accompagnent à toute heure du jour, sans la note vite usée d'un motif de peinture, toutes les stances de la prière. A droite, à gauche, trois blocs pleins et trois panneaux ajourés. A l'abside, cinq claustra. Deux seules formes aux nervures : la croix et le rond; mais leurs dispositions, variées et animées par les multiples tonalités qui les utilisent, évoquent tantôt la croix et le

ciboire, tantôt l'ostensoir et le calice. Une progression de teintes, douces à l'Orient, mène à la rutilation du Midi, pour s'éteindre peu à peu dans les violets du Couchant. Les yeux et la contemplation s'imprègnent du merveilleux spectacle : c'est la trilogie de la strophe de saint Thomas : « A sa naissance, il se fait notre compagnon; à sa table, notre nourriture; à sa mort, notre rançon. » C'est aussi, en trois actes, le drame du Sacerdoce : l'élan et la fraîcheur du don à l'adolescence; les luttes et les travaux de la maturité; les fruits et la sérénité de la vieillesse.

C'est bien là d'ailleurs l'intention voulue et donnée par l'artiste même, M^lle^ Marguerite Huré. Unissant l'image de la vie à celle du jour, elle a développé son thème en suivant la rose des vents : « Les purs rayons de l'aurore viendront éclairer la fenêtre aux tons délicats, chargée d'évoquer l'enfance du futur prêtre. Le soleil dans toute sa force accompagnera les œuvres de la maturité. La gloire du couchant s'unit au couronnement final de l'âme sacerdotale: le retour au Père..... Deux sensations principales ont été souhaitées : celle de l'Amour parfait, suscitée par les roses semés un peu partout; et plus encore, celle de la jeunesse impérissable de l'âme, donnée par le courageux petit jaune verdâtre, le jaune des bourgeons printaniers. Cette teinte règne en plus ou moins grande quantité dans toutes les verrières, excepté dans les deux ultimes : le dépouillement et le retour au Père. Cette dernière baie faite pour unir, lorsque vient la fin du jour, la teinte de ses verres à celle de l'ombre portée de la Pointe de l'Echaillon. »

Pour préparer l'œil et l'esprit à ce flamboiement, ainsi qu'à ce langage des riches jeux de nuances, à l'entrée, une statue polychromée en taille directe sur bois nous arrête. Premier choc : dissemblance avec tout modèle vivant. Deuxième impression : dynamisme de suggestion, par quelques tons et lignes simples, d'une réalité transcendante : c'est le divin Adolescent qui, interrogateur, noble, doux, apitoyé, nous invite à avancer, en nous montrant son cœur de quinze ans : « Et vous, voulez-vous aussi me quitter? »

LA BATAILLE

Et dire que ce monument, après sept années d'existence, a failli périr sous les coups répétés des obus, la veille de l'Armistice. Lancés

de la colline de Criel, ils venaient soutenir le suprême effort allemand pour forcer l'entrée des Alpes et les portes de Grenoble. Deux cents projectiles tombèrent dans la propriété : neuf sur les toitures, neuf contre les parois. Une vingtaine encerclèrent la chapelle sans faire d'autres dégâts qu'une éraflure au clocher et 80 petits trous aux vitraux. C'est peu, quand on sait qu'il y a 11 grandes baies et 1.160 petites pièces de verre par baie, et que la fine pointe de la flèche devait servir de mire aux pointeurs. Les nombreuses vitres des autres façades et celles des claustra du vestibule furent, celles-là, toutes brisées. Leur remplacement n'absorbe pas moins de 50.000 francs.

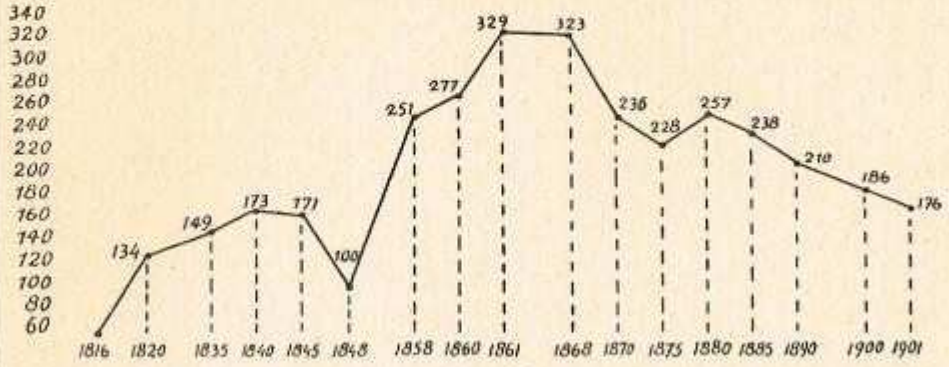
En reconnaissance de cette particulière préservation et pour perpétuer le souvenir de ces journées d'angoisse, la chapelle recevra, autour des soubassements qui les attendent, les fresques d'un chemin de croix, qui complétera son décor et sa destination pieuse.

L'EFFECTIF

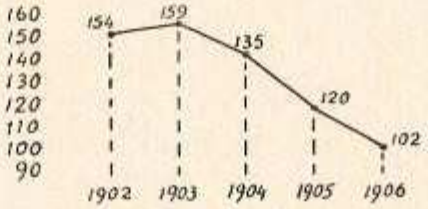
Ce que le Séminaire attend surtout et ce qui fait la parure la plus précieuse de son enceinte, c'est une floraison toujours plus magnifique d'enfances de bonne race et résolues. C'est pour elles que cette maison fut édifiée et la chapelle conçue. En harmonie avec son architecture et son symbolisme, seront-elles nombreuses, dans l'étude, la prière, l'amour du prochain, à se mettre à l'Ecole du Maître et mériter d'être appelées à le suivre? La souscription si populaire pour le rapprochement du Séminaire fut en même temps une occasion d'exposer, dans chaque paroisse aux familles et aux enfants les plus attentifs, le sens et les nécessités de cette institution. Le recrutement ne tarda pas à en ressentir les heureux effets. De 124 qu'il était à Saint-Antoine, il commence à Voreppe à 147, arrive à 160 l'année suivante, à 171 en 1935. Depuis, le nombre se stabilise autour de 165, alors que c'est pour plus de 250 que les locaux ont été aménagés. Il faut que les candidats dépassent les besoins pour dégager une élite suffisante. Verrons-nous bientôt nos graphiques reprendre les lignes ascendantes de jadis? En dépit des difficultés actuelles, de l'amoindrissement du sens religieux parmi les masses, des duretés économiques que subira longtemps la classe sacerdotale,

MOUVEMENT DE LA POPULATION DU SÉMINAIRE

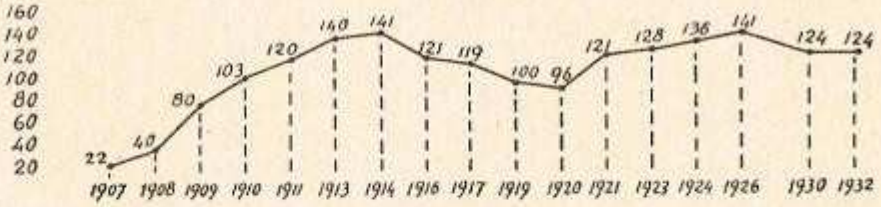
I. — Au vieux Séminaire de La Côte.



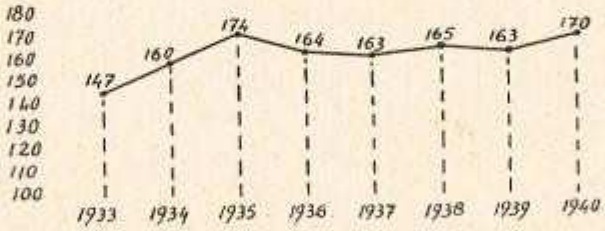
II. — Au Clapier.

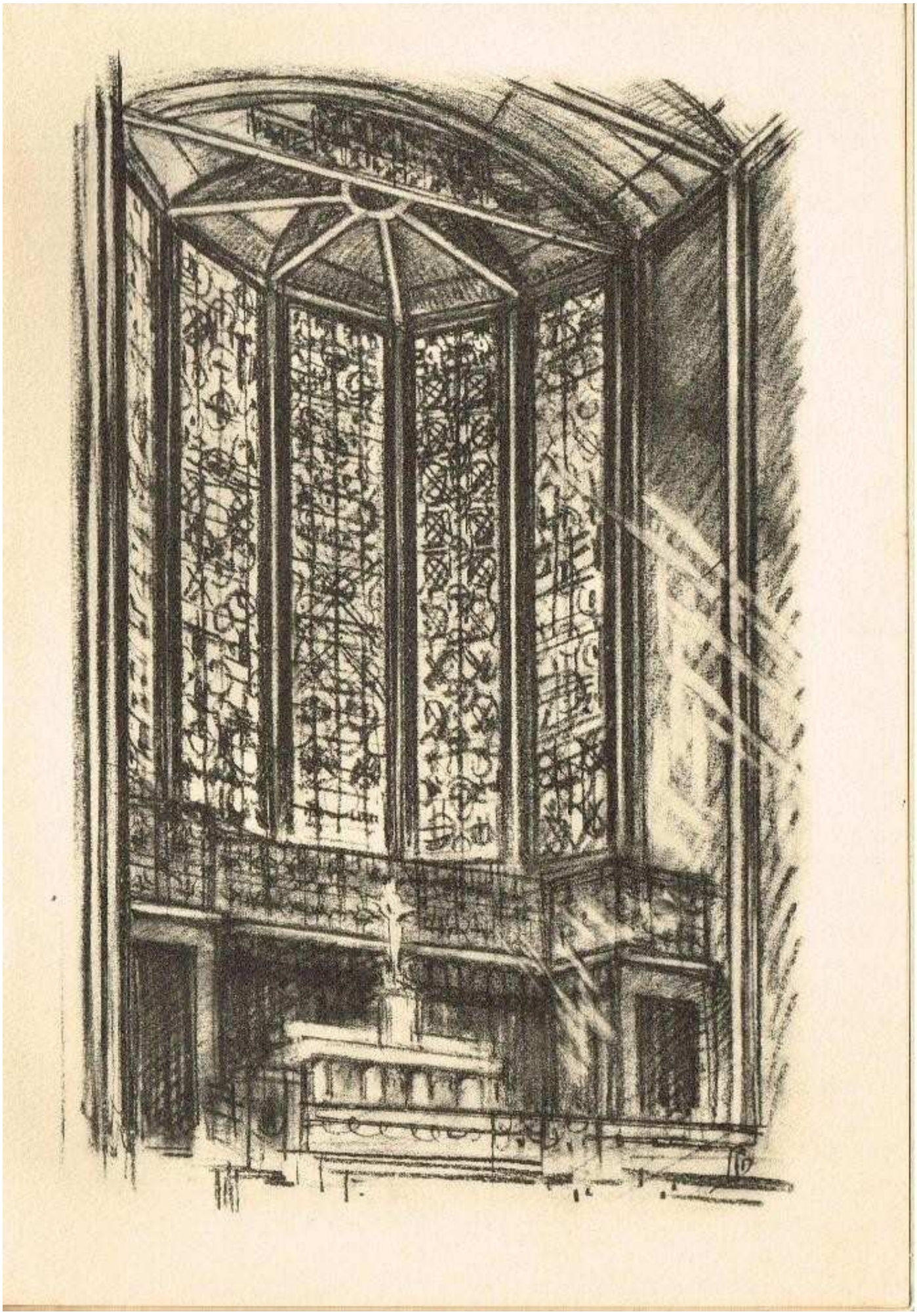


III. — A Saint-Antoine.



IV. — A Voreppe.





comme toutes les classes sociales d'ailleurs, du nombre de bras que réclament le retour à la terre et les professions manuelles, nous voulons dire en quelques lignes notre espérance.

L'AVENIR

Depuis une quinzaine d'années, les catholiques ont triomphé du formalisme routinier et particulariste qui les enserrait, pour reprendre une claire conscience de leur foi, du but de la religion et de toutes ses obligations logiques. Il n'y a plus guère que les foyers chrétiens à être peuplés. L'organisation leur a rendu le sens de la force, de la solidarité, de l'apostolat. Dans tous les milieux des élites actives travaillent : Cœurs vaillants, Croisés, Jeunesses spécialisées, Scouts, que sais-je? Cette élite, pour bien remplir sa tâche, se forme, se recueille, retrouve l'Evangile, prend ainsi contact avec le Christ et la vie de son Eglise, toute sa doctrine, sa morale, sa prière, ses institutions sacramentelles. Cette sincérité, cet envahissement, cette transformation par le surnaturel arrache les types les plus droits, les plus généreux, à l'amour mesquin d'eux-mêmes et des choses, à la piste décevante de leurs aises et des plaisirs. Ils sont déjà des chefs, des guides, des responsables. Ne sont-ils pas sur la voie de Celui qui est la Lumière, la Tête et le Rachat de l'humanité? Ils aiment leurs frères, se dépensent pour eux. Le terme de la charité, c'est de s'immoler pour les autres, ceux de notre temps, ceux des âges futurs, en remettant à l'éternité son propre salaire : cela même, c'est le Christ, l'Eucharistie, concentration de la suprême charité. Aussi des vocations, et les meilleures, viennent chaque année de ces équipes entrainées au sacrifice, comme les meilleurs soldats de Gédéon. Leur nombre ira croissant avec l'extension même de leurs conquêtes. Au travail du Semeur, la collaboration humaine rapportera enfin la moisson à cinquante, à cent pour cent.

Faut-il ajouter que la rapidité et la cruauté de notre écroulement national ont détruit bien des mensonges et des idoles? Dans l'ébranlement d'un monde, l'esprit s'accroche à ce qui se révèle essentiel, permanent, la chrétienté. Le retour à l'équité et au bon sens dans les esprits et les institutions favorise le retour au sens de Dieu et de son histoire dans notre peuple.

Les fautes, il est vrai, se paient. Mais la souffrance mène à l'ordre. Les messages et l'exemple de l'héroïque Français qui « a fait don de sa personne » à l'expiation et au redressement de son pays, en suscitant l'admiration et le courage devant le résultat, aideront à comprendre et à suivre la mission du Sauveur universel, qui s'est fait hostie pour l'humanité.

Toutes les classes sociales, surtout les plus hautes, tenues à plus de dévouement, concourront à cette loi rédemptrice d'oblation, de consécration au Père des cieux pour le bien de tous ses enfants. Les jeunes volontaires viendront solliciter l'honneur d'être admis dans la Maison diocésaine de son Fils, pour y faire, en même temps que les mêmes humanités que leurs frères des autres carrières, l'apprentissage de sa douceur, de son humilité, de son sacrifice. Et le Christ qui aime les Francs, comme au temps des barbares, choisira, parmi ces disciples, les apôtres, dont le cœur aura su puiser dans le sien, ainsi qu'il les en a prévenus dès le porche, « tous les trésors de la sagesse et de la science », pour le service d'une France nouvelle, revenue à l'espérance et à sa vocation chrétienne.

Grenoble, le 31 octobre 1940.

JEAN VITTOZ,
Vicaire général, Protonotaire apostolique.



TABLES

TEXTE

I. Le séminaire bombardé 5
par S. E. Mgr Alexandre Caillot, évêque de Grenoble.

II. En souvenir de la défense de Voreppe 9
par le Général Cartier, ancien Commandant du groupe de défense Savoie-Dauphiné.

III. Le petit séminaire 13
par Mgr Jean Vittoz, Vicaire général, Protonotaire apostolique.

ILLUSTRATIONS

HORS TEXTE. Dessins au fusain de M. Pouradier-Duteil.
Bandeaux et culs-de-lampe. Croquis de M. Pouradier-Duteil.

La flèche du clocher (Couverture).

I. Statue polychromée, entrée de la chapelle.

II. Effets du bombardement au séminaire.
Photos visa n°s 13.551, 13.552, 13.553.

III. Le cloître.

IV. Les verrières. Abside.

IN TEXTE. Croquis à la plume de M. Ducultit.

I. Le vieux séminaire.

II. Le clapier.

III. Saint-Antoine.

CET OUVRAGE, SUR PAPIER A LA FORME DE RIVES, RÉALISÉ PAR DANIEL JACOMET A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 5 DÉCEMBRE 1940 PAR ALLIER PÈRE ET FILS, IMPRIMEURS A GRENOBLE, ET PAR LESCUYER, A LYON, POUR LES HORS TEXTE